

Sylvie Germain
MOURIR UN PEU
Paris, Desclée de Brouwer, 2017 [1997], 172 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Depuis ses études en philosophie, Sylvie Germain a cerné dans près d'une quarantaine de romans et d'essais la notion de Dieu, des *Échos du silence* (1996) à *Rendez-vous nomades* (2012) en passant par *Magnus* (2005), qui ont tous remporté des prix prestigieux. En 2016, elle a obtenu le Cino-Del-Duca, doté de 200 000 €. Dans la réédition de *Mourir un peu*, publié il y a plus de vingt ans, elle poursuit sa réflexion à partir d'un vers du *Rondel de l'adieu* d'Edmond Haraucourt (1856—1941) : « Partir, c'est mourir un peu, / C'est mourir à ce que l'on aime : / On laisse un peu de soi-même / En toute heure et dans tout lieu. »

L'essai que voici est essentiellement basé sur la notion des pas qui rapprochent le croyant de Dieu ; les trois chapitres du livre en reflètent les obstacles que l'autrice s'efforce de démonter. Comme l'avait fait Rilke dans sa VIII^e *Élégie de Duino* et les *Sonnets à Orphée*, elle invite le lecteur « à devancer la fatale échéance ». Mais avant la mort, l'être humain se pose inévitablement la question sur l'existence de Dieu, problématique et « insondable », dans un monde où l'excès du mal nous porte à « rendre notre billet à Dieu », comme l'ont fait Ivan Karamazov de Dostoïevski et *Le bourreau* de Pär Lagerkvist, ce dernier fatigué d'exécuter des hommes depuis qu'ils habitent la Terre. Quand le maître des hautes œuvres se présente devant Dieu pour obtenir sa liberté, celui-ci l'entend mais ne lui parle ni ne le regarde. Alors le bourreau poursuit son chemin, aussi absurde et aussi « indéchiffrable » que les voies du Seigneur.

Dans son argumentation qui vise l'acceptation du mutisme divin au fil de cinq « Paradoxes », Germain fait appel à la nouvelle « La lettre volée » de Poe. Avant d'agir, il faut se retirer pour réfléchir et méditer. Ensuite, il importe de revoir l'énigme posée dans le texte de Poe où le voleur est connu, car sa victime l'a vu dérober la lettre en question. Mais

le préfet-enquêteur a beau mettre la maison du ministre sens dessus-dessous, il ne trouve pas le document compromettant. Le parallèle avec le but de Germain s'impose : plus nous cherchons Dieu, plus il demeure introuvable. Elle conseille la simplicité, faire abstraction de tout ce qui pourrait nous empêcher d'avancer dans notre quête. Car il n'est pas nécessaire de subir Sa force ni Sa volonté ou Son implacable justice, même si nous aimons un Dieu « qui nous en impose » et qui soit aussi changeant que nous. Il s'agit plutôt de retrouver Sa *souplesse* telle que nous la connaissons lors des rencontres entre Lui et Moïse, Lui et Élie. Ce dernier, après avoir tué quatre cent cinquante prêtres idolâtres de Baal, s'est réfugié dans le désert pour y trouver « le souffle de Dieu ». Le dernier paradoxe parle de Jésus, juif d'origine humble que les chrétiens vénèrent comme l'incarnation de « notre père » à nous. Trois jours après sa mort, il rencontre deux de ses disciples, en chemin vers Emmaüs, qui lui parlent de l'enseignement de Jésus. Ils sont déçus qu'il n'ait pas su libérer Israël de l'envahisseur romain. Ce n'est qu'à la fin de leur rencontre qu'ils le reconnaissent au moment où il rompt le pain, pour disparaître aussitôt. L'épisode reprend la prémisse de Germain : il est inutile de chercher Adonaï puisqu'il est déjà avec nous.

Aujourd'hui, alors que la vie se déroule à une vitesse inconnue il y a vingt ans, l'essai reflète la quête de Dieu avec plus d'intensité et davantage d'acuité encore qu'en 1997. Même le Tout-Puissant, qui sait pourtant où se sont cachés Adam et Ève après leur transgression de Son interdit, s'adresse à Adam : « Où es-tu ? » et « Qui t'a dit que tu es nu ? » Par les questions, l'Homme est forcé d'avouer sa faute. Plus tard, Dieu demandera à Caïn, le fils conçu sous l'œil du Mal : « Où est ton frère ? », car son sang « crie vers Moi du sol ». Par son acte, Caïn a repoussé son cadet. Ainsi, il revendique le droit (comme le fera plus tard son descendant Lamech) de tuer qui il veut et de régner seul sur la Terre. Dans sa réponse, le meurtrier tourne le dos au Créateur : « Suis-je le gardien de mon frère ? » Nous connaissons la suite : Dieu le maudit et le condamne à errer dans des contrées devenues hostiles et arides. Personne ne devra le faire périr sous peine d'être puni dans sa propre descendance.

La page couverture du livre montre le pied droit du martyr Sébastien de Mantegna (dans la version d'Aigueperse, vers 1480), à côté de celui d'une statue antique brisée. Le saint, condamné à mort par l'empereur Dioclétien, est attaché à une colonne. Transpercé de flèches, il cherche des yeux le paradis qui l'attend. Pour Germain, les pieds symbolisent « l'homme en vie, son agilité, sa vivacité et sa liberté tant qu'ils gardent contact avec la terre ». Alors, comment croire que Jésus est le fils élu du Père entre nous tous, qui a été cloué sur la croix comme un vulgaire criminel ou un imposteur démasqué ? Et pourquoi Judas l'a-t-il trahi ? D'après l'écrivaine, le mal s'est tapi en lui. Judas est impatient, le salut promis par le maître tarde trop à venir. Le disciple est tourné « vers l'extérieur, le visible, l'immédiat, il veut des preuves, de l'action, des résultats, et vite ; [...] il néglige complètement ce qui se passe à l'intérieur, dans les méandres de son cœur ». Judas se suicide dans la même nuit, ne supportant pas de « voir mourir celui qu'il a trahi contre son gré » ; « [s]es pieds, que Jésus a lavés quelques heures plus tôt au cours du dernier repas pendent dans le vide ». Depuis son arrestation, Jésus ne s'est pas défendu « pour que s'accomplissent les Écritures des prophètes », dira-t-il aux disciples en chemin vers Emmaüs. Il n'est pas « mort un peu », mais de manière abjecte et honteuse, pour traverser, après sa mort, l'Hadès, ou le Shéol juif, et s'élever ensuite « vers les hauteurs ».

C'est sans doute cette résurrection, le noyau de la foi chrétienne, qui demeure le plus grand obstacle pour croire en Jésus : notre raison n'accepte pas l'inexplicable disparition d'un homme qui revient du royaume des morts (ici : son passage dans l'au-delà, différent de la géhenne) pour disparaître à nouveau. À cause de son parcours sur la Terre, Jésus dérange la politique de son temps, tant celle du côté juif que celle des Romains. Ils conviennent de tuer dans l'œuf la formation de la nouvelle secte et de son fondateur, une grave menace qui sonnera le glas et de l'État juif une génération après son exécution et de l'Empire, trois siècles plus tard. À ce moment de sa réflexion, Germain fait appel à la figure du Grand Inquisiteur telle que présentée dans *Les frères Karamazov*. Rappelons que ce nonagénaire a consacré sa vie à protéger l'existence même de l'Église des rebelles dans le

domaine de la spiritualité. Un soir, à Séville, le vieil homme reconnaît Jésus ; il le fait arrêter. Depuis sa jeunesse, le cardinal a compris qui est Jésus et combien il est dangereux. Voici ce qu'en dit Germain :

Non content d'avoir dit non aux trois superbes tentations de Satan dans le désert aux premiers jours de sa mission, il a récidivé à l'extrême fin de sa vie terrestre quand on l'invitait, en le tournant en dérision, à descendre seul de sa croix. « Tu ne l'as pas fait [dit l'Inquisiteur], car de nouveau tu n'as pas voulu asservir l'homme par un miracle ; tu désirais une foi qui fût libre et non point inspirée par le merveilleux. *Il te fallait un libre amour, et non les serviles transports d'un esclave terrifié.* » (Je souligne.)

Ce vieillard est un fanatique, il sait parfaitement qu'il règne lui-même par la terreur, tout en accusant Jésus d'être passé dans le camp de « l'Esprit terrible et profond, expert en destruction, en imposture et en néant »¹. Le cardinal lui reproche d'avoir rejoint « ceux qui “ont corrigé ton œuvre”, c'est-à-dire ceux qui l'ont trahie, renversée de fond en comble, “la fondant sur le *miracle*, le *mystère*, l'*autorité*. [...] Et les hommes se sont réjouis d'être de nouveau menés comme un troupeau et délivrés.” Délivrés du don calamiteux de la liberté. » Au fil du monologue, qui se compose pour l'essentiel des aveux du cardinal sur sa pensée qui rejette l'enseignement du Christ, Jésus n'intervient pas. À la fin, ce dernier se lève et pose un baiser sur les lèvres de son adversaire qui le chasse, persistant dans son idée. Une âme de pierre, pas loin de celle du bourreau de Lagerkvist, mais contraire à l'amour de Judas.

Dans sa descente au Shéol, Jésus rencontre les démons qu'il a chassés des hommes et des femmes qui en ont été leurs victimes sur la Terre. Ces esprits agissent de la même manière que les régimes totalitaires qui s'insinuent dans leurs proies, les habitent et en font leurs instruments². L'inquisiteur de Dostoïevski est « un tyran qui ne tolère aucune

¹ C'est précisément ce que répond Méphistophélès à Faust quand il lui demande son nom : « Je suis une part de cette force qui veut toujours le Mal mais crée inévitablement le Bien. [...] Je suis l'esprit qui nie toujours ! » (J. W. von Goethe, *Faust I*, scène au studio, 1808.)

² Germain s'appuie sur les excellents essais dans lesquels Jean Starobinski analyse la nature de la folie : *Trois fureurs*. Gallimard, coll. « Le chemin », 1974, p. 84-85.

individualité, indépendance, fantaisie, qui hait la différence, l'altérité, l'étrangeté, la nouveauté. Et c'est bien pourquoi il en veut si âprement au Christ [...] d'avoir étendu et sanctifié la liberté [des hommes]. » Il faut prendre en compte que Jésus a ramené plusieurs morts parmi les vivants, autant de *miracles* inacceptables pour les classes politique et religieuse juives qui le mèneront à la croix. De plus, il a trop dérangé les « frileux de la foi, ces jaloux de leurs prérogatives ».

Suivant l'enseignement d'Emmanuel Lévinas, dont elle a été l'élève, Germain cite son mentor : « [Dieu] ne se montre que par sa trace. Aller vers lui [signifie] aller vers les Autres qui se tiennent dans la trace de l'illéité.³ » Selon l'autrice, Jésus traverse les frontières créées par l'homme ; les séparations entre juifs et non-juifs, hommes, femmes, riches et pauvres sont abolies. Ces mêmes frontières que nous maintenons malgré son enseignement sont marquées par les cadavres des victimes, les guerres, le racisme, « l'horreur économique ». Le livre se termine sur un magnifique commentaire des composantes du *Notre Père*, aux antipodes de la perception de Dieu avant Vatican II, soulignant le nouveau règne « tout de grâce et de légèreté, de liberté auquel chacun est convié à collaborer ».

Le message est de la plus grande actualité : au lieu de réfléchir et de s'orienter sur le message de Jésus, la majorité des chefs d'État du monde actuel lui tournent le dos, suivant ainsi les pas de l'Inquisiteur et du bourreau.

³ « Illéité » : description rigoureuse et subtile des figures de l'autre. Le terme signifie « l'il absolu », sur le caractère radical de l'absence de la transcendance, de sa séparation. Voir E. Lévinas, *Totalité et Infini : Essai sur l'extériorité*, Martinus Nijhoff, La Haye, 1961, et *id.* : *Humanisme de l'autre homme*, Fata Morgana, 1972, particulièrement le chapitre « La Trace ».